

État d'Urgence Poétique

Marc Mercier

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

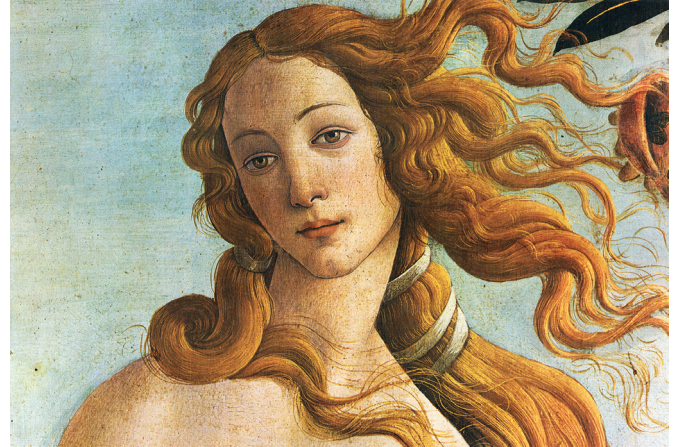
[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2016). État d'Urgence Poétique. *24 images*, (178), 44–45.

État d'Urgence Poétique

par **Marc Mercier**



La Méduse d'Émilie Marchand (2014) et La Naissance de Vénus de Sandro Botticelli

En novembre 2016, la 29^e édition du festival Les Instants Vidéo (Marseille), en décrétant l'État d'Urgence Poétique, affirme qu'en aucun cas la liberté de création ne doit être remise en question quelles que soient les raisons sécuritaires, économiques ou religieuses invoquées par les gouvernements opportunistes et autoritaires. Cette liberté ne concerne pas seulement les artistes. C'est un bien commun. Vivre, c'est créer en permanence son mode d'existence collectif. C'est se rendre disponible pour agir, influencer sur son environnement et accepter d'être soi-même sous influence. Et nous verrons que c'est la condition sine qua non pour redonner du souffle aux images asphyxiées par le marché et par l'insouciance politique des spectateurs.

Au-delà des horreurs causées par le refus de l'Occident d'accueillir les millions de personnes qui fuient guerres, oppressions et misère, il est un fait plutôt enthousiasmant : la marche de l'Histoire s'accélère. En effet, si nous ne pouvons pas prévoir les issues politiques et humaines du chaos tragique qui embrase le monde, il est aisé de prévoir que le phénomène migratoire de masse auquel nous assistons (notamment Sud-Nord), va favoriser à un rythme inédit la créolisation des langues et l'hybridation de nos pratiques culturelles, malgré tous les délires identitaires des faibles d'esprit qui caractérisent nombre de politiciens en vogue, entonnant d'obsoletes et écœurantes rengaines nationalistes. Cet enrichissement culturel déconstruira nos vieilles formes de pensée et nous ouvrira à de nouveaux possibles.

Pour l'heure, l'art, qu'en penser ? Pense-t-il encore ? Nous verrons bien si ceux que nous désignons encore comme artistes résisteront à cette lame de fond qui est en train de bousculer poétiquement tous les langages. Contrairement à ce qui motiva les avant-gardes du passé (bousculer les formes traditionnelles), il ne s'agira plus de prendre une option esthétique pour faire du neuf, mais d'agir par nécessité, avec cette conscience que si nous voulons que nos films, nos poèmes, nos danses, ne soient pas rangés dans un musée des civilisations perdues, il nous faudra tout réinventer et rire de ce qui fit de nous des artistes

ou des amateurs d'art. Ni le cinéma, ni l'art vidéo n'ont encore pris la mesure de ce qui nous attend, d'où une désolation qui s'imprime sur les écrans malgré les efforts de certains. Cette situation me fait penser à ce que raconte Hélène Cixous de sa cousine infirmière qui, dans les années 1940, « croyait si fort qu'elle était indispensable à la survie de ses patients qu'elle ne voyait pas que l'hôpital « ouvrait » par la porte de derrière sur le camp de concentration. Grâce à ses soins, on avait une chance de mourir guéri ».

Il faut décréter l'État d'Urgence Poétique en commençant par décoloniser nos propres savoirs, nos propres imaginaires totalement assujettis par des siècles de domination du monde par l'Occident, concevoir que nos corps et nos pensées sont de vastes champs dévastés par notre sentiment de supériorité qu'il convient de labourer pour recevoir les semences que le vent de l'histoire nous apporte miraculeusement de ces ailleurs que nous avons tant méprisés. L'idiotie serait d'agir de la sorte, mus par un sentiment de culpabilité. C'est joyeux que nous accueillerons ces métissages consentis. Les films qui fleuriront alors seront les marques d'un plaisir intense.

Pour se faire une petite idée de la façon dont les cultures se métissent (je ne parle pas ici des artistes qui ont volontairement emprunté des formes exotiques pour enrichir leur palette de formes comme Picasso et l'art africain, la fameuse vidéo *Global*

Groove de Nam June Paik illustrant la thèse du Village Global de Mc Luhan en mixant les cultures du monde, ici tout disparaît dans l'esthétique), je vous invite à lire *Blues People* de LeRoy Jones qui analyse méticuleusement les mécanismes qui ont conduit les esclaves importés d'Afrique à créer l'une des formes musicales les plus puissantes dont l'Amérique ait accouché : le blues. Qu'auraient été artistiquement les USA sans cette forme musicale authentiquement noire qui générera par la suite le jazz multicolore ? La poésie de Jack Kerouac aurait-elle pu exister ? J'en doute.

Il nous faut un blues des images quel que soit le cri qu'il nous faudra émettre du plus profond de nos entrailles. Grâce à la venue en masse de migrants de tous horizons porteurs de mille relations aux images (des plus iconophiles aux plus iconophobes) différentes des nôtres, nous ne croirons pas nos yeux de ce qu'il adviendra. Rien à voir avec les fadaises de la *révolution numérique* qui ne permet de faire circuler que des images standardisées, superficielles, et nous fait confondre le corps à corps de la créolisation avec le mixage de données interculturelles qui ne sont que des *arlequinades* pour touristes bien éduqués et satisfaits de ce semblant d'humanisme exotique.

Comme la *Femme* (Mabel) de Cassavetes, vivons *sous influence* passionnelle malgré les faux-semblants hypocrites (Nick) qui nous entourent. Errons parmi les signes (et les cygnes du pessimisme) qui nous entourent et saisissons les traces profondes, sismiques, qui dans chaque image exposent des influences parfois venues de loin dans le temps et l'espace. Guettons ce qu'Aby Warburg nomme la « survivance », ce pli du temps par lequel la virulence de l'hier se transmet à l'aujourd'hui. Chaque image est un montage de temps et d'espaces hétérogènes qui, aujourd'hui, lutte contre l'autoritarisme de la mondialisation, forçant tous les peuples du monde à n'exister que sous un seul temps, un seul calendrier, un seul espace (celui du marché). Je viens de découvrir une vidéo de la québécoise Emilie Marchand, *Méduse* (2014). Un plan fixe cadre l'avant d'une barque immobile face à la mer. La bande sonore nous indique que nous sommes dans un pays arabe (Alexandrie en Égypte). Règne la sérénité. Mer calme. En quelque sorte le contrepoint du célèbre Radeau de la Méduse. Peut-être alors est-ce le *radeau de la Muse* (noyée dans l'esthétique) ? Nous entendons un air de flûte, celui qui charme les reptiles dans nombre de contes. Soudain, nous voyons de longues mèches blondes (le symbole de la séduction que des mâles cherchent à dissimuler pour protéger leur *bien* acquis par le mariage), se tortillant comme des serpents, s'agripper puis s'installer à la proue. Œuvre d'une extrême simplicité, cependant chargée. J'y vois quelques mèches de la chevelure flamboyante comme des flammes de la fameuse *Naissance de Vénus* de Botticelli. Là aussi, une mer calme, une embarcation (un coquillage), avec en plus le corps nu, blanc et impassible de Vénus. Là aussi un rapport conflictuel entre la sérénité de l'ensemble et le tourment logé dans un détail, les cheveux qui s'entortillent

Il nous faut un blues des images quel que soit le cri qu'il nous faudra émettre du plus profond de nos entrailles.

comme des serpents. Ceux-là mêmes que j'ai vus récemment dans le Musée du Vatican (Rome), se levant autour d'un corps dans la sculpture d'un anonyme romain, *Lacoon et ses fils*. Je me suis souvenu qu'Aby Warburg rapprochait cette œuvre du *rituel du serpent* auquel il avait assisté en pays pueblo au Mexique. Dans le synopsis qui accompagne sa vidéo, Emilie Marchand cite Oreste dans *Andromaque* (Racine) : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? ». Je crois qu'ils s'adressent à nous qui contemplons la Méditerranée, belle comme une carte postale malgré les milliers de naufrages qui ne sont pas seulement ceux des migrants, mais ceux de l'humanité tout entière. La Méditerranée dévore, comme Médée, ses enfants : la *MédéeTerranée* !

Deleuze nous a prévenus : « Le cinéma ne présente pas seulement des images, il les entoure d'un monde ». Quand je marche dans la rue et croise des êtres venus de tant d'ailleurs, je les vois comme les images de Deleuze, entourés d'un monde, de multiples mondes. La tendance puérile serait de s'en protéger en fonçant yeux clos dans l'impasse d'un *retour aux sources* (identitaires), au lieu de plonger dans un *recours aux ressources* que cette humanité bigarrée nous offre. Marcher, c'est monter les images de nos présences au monde. C'est devenir soi-même

migrant parmi les migrants qui portent dans leur démarche, leurs gestes, leurs regards, les figures douloureuses de leur déracinement. « Figures du pathos », dirait Aby Warburg, qui hantent tant d'images

depuis la nuit des temps. J'ai vu récemment un court film de l'iranien Habib Bavi Sajed, *The Seventh Soul* (2014).

Un village. Des femmes vaquent à leurs occupations quotidiennes. Soudain, des bombardements. La caméra hypersubjective imite (c'est une fiction) le style reportage de guerre, elle suit maladroitement les protagonistes qui hurlent et courent dans tous les sens. Une des femmes répète plusieurs fois « Que va dire mon mari ? ». Nous la retrouvons prosternée, se lamentant devant (nous le supposons) un cadavre (nous imaginons le pire, un enfant, un frère, un ami...). Toutes les images de lamentation surgissent : de la Pietà de Michel-Ange (elle aussi logée au Musée du Vatican) à la mère sur le quai du port d'Odessa dans *Le Cuirassé Potemkine* devant le corps de son fils « coupable » de mutinerie.

Coup de théâtre ! La mère du film d'Habib Bavi Sajed pleure un cheval. Certainement l'outil de travail de son mari paysan, condition de survie de la famille. L'image du cheval mort est entourée d'un monde : c'est la souffrance de tout un peuple. Comme dans un autre film d'Eisenstein, *Octobre*, avec cette incroyable scène du cheval suspendu à un bout du pont se levant.

État d'Urgence Poétique signifie bien la nécessité absolue d'ouvrir les frontières qui sont en nous pour que naissent, dans le chaos de ce chamboulement, les étoiles filantes d'une imagination enfin libérée du poids de nos identités fantasmées et de nos savoirs programmés. 